

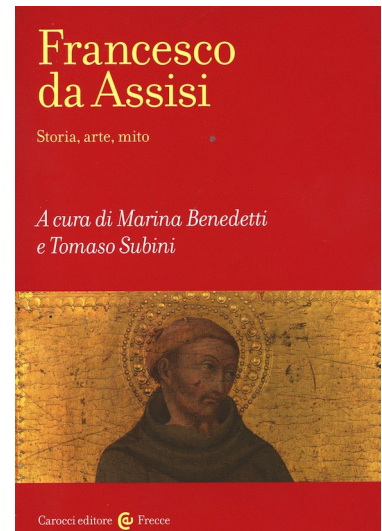
Quelques livres nouveaux sur François d'Assise, la guerre d'Éthiopie dans un roman, l'assassinat d'Aldo Moro et de Robert Kennedy

1) *Francesco da Assisi, Storia, arte, mito*, a cura di **Marina Benedetti e Tomaso Sabini**, Carocci Editore, janvier 2019, 31€.

On croit tout savoir désormais sur François d'Assise, mais l'exceptionnelle vitalité de son aventure humaine et religieuse fait qu'il y a toujours de nouvelles dimensions du personnage à découvrir au cours d'une histoire qui est encore la nôtre. C'est ce que soulignent les deux auteurs dès le début de leur préface. Ils font donc un « pont » entre les documents du Moyen-Âge et les représentations des XXe et XXIe siècles, parcourant la philosophie, la psychiatrie, la politique, la musique, la littérature, le théâtre, le cinéma, la dévotion et la propagande. Partant du livre, inaugural d'une nouvelle problématique, du protestant Paul Sabatier de 1894, ils vont étudier, à travers les articles de 23 spécialistes, les diverses images de François, du « frère » au « saint ».

La destruction en 1266 de tous les témoignages des contemporains par l'Ordre franciscain au profit de la seule biographie hagiographique de Bonaventure de Bagnoreggio, premier franciscain devenu cardinal, rend difficile le travail sur la réalité de François. Cette dualité est toujours la même aujourd'hui, entre l'hagiographie et la biographie, et c'est de ce « François pluriel » que l'ouvrage veut rendre compte. Il nous offre par là un ensemble d'une richesse très nouvelle que tous les lecteurs sauront apprécier.

Il n'est pas possible de rendre compte ici de ce foisonnement des images « françoisiennes » (comme dit **Joseph Delteil** dans son admirable texte de 1960, malheureusement non cité dans le livre, c'était pourtant aussi important que Julien Green, de même qu'on ne cite jamais Fra Michele Minorita et son martyr), du François rouge évoqué par les socialistes ou communistes au François vert, animalier défenseur du loup et écologiste, au François noir revendiqué par les nationalistes et parfois les fascistes, au François rose féministe ami de « frère » Jacqueline et de Claire, au François des liqueurs, des gâteaux et des eaux minérales... Même l'actuel *Mouvement 5Étoiles* déclare sa naissance le jour de François d'Assise, le 04 octobre 2009 ! Et pourtant, derrière cette pluralité, il faut arriver à retrouver l'unicité du frère François. Chaque chapitre est accompagné d'une longue bibliographie et souvent de reproductions en noir et blanc. Trois index des noms cités, des lieux et des thèmes principaux accompagnent le livre ainsi que quelques éléments biographiques sur chaque auteur.



Le plus éclairant est de vous donner un résumé de la table des matières, elle vous dira la richesse du volume, une véritable nouveauté dans les études sur François d'Assise. Une préface et un texte de **Grado Giovanni Merlo**, *L'irréductible dualité entre frère François en soi et saint François pour nous*, précèdent les premiers chapitres : 1) **Marina Benedetti**, *Mais quelle est la joie véritable* (« la vera letizia ») ; 2) **Maria Teresa Dolso**, *François dans la tradition minorite du XIVe siècle* ; 3) **Francesco Mores**, *Image et histoires de François* ; 4) **Lucia Travaini**, *Saint François dans la recherche nimismatique et pas seulement* ; 5) **Massimo Parodi**, *François et la philosophie : de*

l'analogie à la métaphore ; 6) **Gabriele Piretti**, *François d'Assise dans la réflexion psychiatrique entre XIXe et XXe siècles* ; 7) **Daniele Menozzi**, *La nationalisation de saint François entre catholicisme et religions politiques* ; 8) **Gianluca della Maggiore**, « Le plus italien des saints ». *Le mythe de François de l'âge libéral et fasciste* ; 9) **Daniele Torelli**, « Cantabimus et psallemus » : *l'image des livres de chant franciscains* ; 10) **Davide Daolmi**, *L'inéluctable dévotion. Édition musicale et laude franciscaine* ; 11)

Emilio Sala, « *Broderies* ». *Les musiques de Riz Ortolani pour Frère soleil, sœur lune de Franco Zeffirelli*; 12) **Maria Giulia Longhi**, « *L'homme que j'ai toujours le plus admiré* », *Frère François de Julien Green* ; 13) **Pierre-Paul Carotenuto**, *François d'Assise chez Pier Paolo Pasolini* ; 14) **Carla Bino**, « *Vera forma de Christo* ». *Le théâtre de François (XIII-XVe siècles)* ; 15) **Fabrizio Fiaschini**, *Représenter François : l'aporie du XXIe siècle* ; 16) **Davide Sironi**, *Échos franciscains du début du XXIe siècle : le poverello d'Assise d'Enrico Guazzoni* ; 17) **Raffaele De Berti**, *Permanences et variations : de Frère soleil d'Ugo Falena à Frère François de Giulio Antamoro* ; 18) **Cristina Formenti**, *Les visages animés de François d'Assise* ; 19) **Tommaso Caliò**, *Saint François dans la littérature pour enfants* ; 20) **Elena Mosconi**, *Projections lumineuses, films fixes et dévotion populaire* ; 21) **Tomaso Subini**, *Les dangers du cinéma hagiographique. Deux films sur saint François* ; 22) **Raimondo Michetti**, *François et l'Islam entre mythe et histoire*.

Il appartiendra maintenant aux spécialistes de chaque discipline de se saisir de toute cette documentation, souvent nouvelle, pour faire avancer la présentation de l'image de François d'Assise, réfléchir sur la distance qu'il peut y avoir entre ce que fut François et l'usage qu'on en fait aujourd'hui, même à travers le « pape François ». Les italianistes apprécieront en ce sens le titre : **Francesco DA Assisi**.

Vous pouvez aussi vous reporter au **dossier sur François d'Assise inséré dans notre site** ainsi que le **dossier sur Assise**.

2) **Francesca Melandri**, *Sangue giusto*, Rizzoli, 2017, 527 pages, 20,00€ (*Tous sauf moi*, chez Gallimard, 2019)

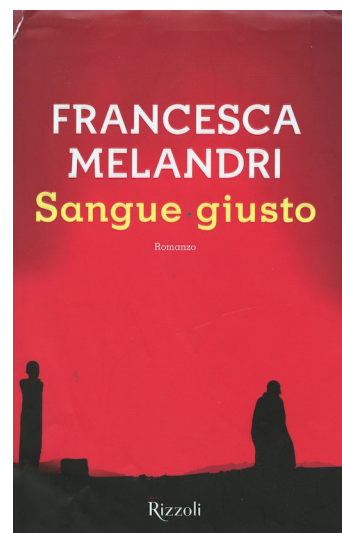


Francesca Melandri, née à Rome en 1964, est la sœur cadette de **Giovanna Melandri**, née en 1962, qui a été députée du Parti Démocrate, Ministre des Biens Culturels, et organisatrice de l'organisation écologiste *Legambiente*. Francesca a d'abord travaillé dans le cinéma comme scénariste, en particulier pour Cristina Comencini, puis elle fut l'auteur de documentaires, et elle publie son premier roman en 2010, *Eva Dorme* (traduit chez Gallimard, *Eva dort*). Elle obtient le *prix Stresa* en 2012 pour *Più alto del mare* (traduit chez Gallimard, *Plus haut que la mer*). Son troisième roman est de 2017, *Sangue giusto*. Lisez-le, il vous fera parcourir toute l'histoire italienne des années 1930 à 2012, dans une suite étonnante de récits, l'histoire d'une famille romaine, qui croise les entreprises coloniales italiennes fascistes en Éthiopie et leur terrible cruauté, cette histoire que les Italiens ont toujours eu tendance à oublier, parce qu'elle

ternit leur image. Il a été traduit en français en 2019 sous le titre de *Tous sauf moi* par Danièle Valin.

C'est un roman, pas un essai historique, mais on sent (et cela est lisible dans les « remerciements » de la fin) que l'auteur a un souci très fort de la documentation et de la vérité historique de ses récits, comme c'était aussi le cas de ses précédents romans avec lesquels celui-ci forme une trilogie. Francesca Melandri a d'ailleurs mis 5 ans à écrire son livre, elle a fait deux voyages en Éthiopie et elle a consulté un maximum de documentation, comme elle le rappelle dans une interview du 15 novembre 2017. On pourrait dire que c'est l'histoire de la conquête fasciste de l'Éthiopie vue à travers celle d'une famille romaine dont Ilaria, le personnage féminin principal du livre, est la descendante aujourd'hui. On parcourt ainsi l'histoire à travers des personnages vivants et émouvants qui nous passionnent d'un bout à l'autre de ce roman monumental.

La première page du livre annonce la mort d'Attilio Profeti en 2012 à l'âge de 92 ans. Il avait été soldat en Éthiopie en 1936, il y avait fondé une première famille avec une abyssinienne dont il a eu un fils, puis, rentré à Rome, il en fonde deux autres avec deux épouses différentes. Ilaria est sa fille, et un soir de 2010, elle remonte à pied dans son appartement du 6e étage sans ascenseur dans un immeuble de l'Esquilin ; elle est épuisée parce que c'est le moment où le gouvernement Berlusconi reçoit triomphalement le colonel Kadhafi et a fait pour cela envoyer à la fourrière toutes les voitures qui stationnaient légalement sur son parcours. Et assis sur les escaliers devant sa porte, elle découvre un



jeune garçon noir aux longues jambes noires qui lui déclare qu'il est son neveu et qu'il est « *uscito* », parti d'Éthiopie pour échapper à la misère et à la dictature, occasion de rappeler aujourd'hui à Luigi Di Maio qu'une bonne partie des migrants qui arrivent en Italie viennent de ses anciennes colonies. Ilaria intriguée se lance alors dans une profonde recherche de son histoire familiale, celle de son vieux père maintenant incapable de lui raconter quoi que ce soit, et elle se demande comment il est possible que sa famille, son pays, aient ignoré cette longue histoire. C'est donc à travers ce regard féminin (les femmes sont une autre partie oubliée et soumise de l'humanité), que le livre va remonter l'histoire de l'Italie à partir de 1936. Et c'est passionnant parce qu'on traverse vraiment une quantité d'épisodes de la vie italienne, l'activité des militaires italiens en Éthiopie, les massacres qu'ils effectuent sous les ordres du maréchal Rodolfo Graziani (qu'elle ne « juge » pas mais qu'elle « raconte », c'est en cela qu'elle est romancière et non historienne ou militante politique, et c'est encore plus fort), les masques que réalisent les « experts » pour illustrer l'infériorité raciale des Africains et Africaines, leur application du *Manifeste de la race* qui interdit aux Italiens de procréer avec une Abyssinienne pour ne pas brouiller la pureté de la race italique aryenne, etc. ; mais aussi la vie romaine racontée avec un brio et souvent un humour attachants, comme ce récit d'une expérience pédagogique hors-norme d'Ilaria, enseignante dans un lycée romain, pour arrêter la grossièreté langagière de ses élèves, ou celui des rapports familiaux de cette famille de la classe moyenne romaine, ou l'épisode de la mort d'Ernani, un des membres de la famille Profeti tué par des policiers fascistes. Ces récits sont toujours fascinants et émouvants, et pour ma part j'ai eu souvent l'impression de me retrouver dans un quartier de Rome tant ils sont vivants.

On a envie de tout citer, de tout raconter, en particulier le récit de ce jeune éthiopien qui met deux ans pour arriver à Rome, en passant par les centres libyens d'incarcération et de torture. C'est une belle évocation des traversées parfois mortelles que font aujourd'hui les émigrés africains.

Le roman de Francesca Melandri vient d'être traduit en français chez Gallimard comme les précédents romans. Mais lisez-le aussi en italien après ses deux premiers livres.

Vous pouvez lire des extraits des romans de Francesca Melandri sur le site : www.gallimard/catalogue.

Voyez aussi notre **dossier sur l'histoire de la politique coloniale de l'Italie et celle de deux chansons fascistes sur la guerre d'Éthiopie**.

3) Paolo Cucchiarelli, *L'ultima notte di Aldo Moro, dove, come, quando, da chi e perché fu ucciso il presidente DC*, Ponte alle Grazie, Adriano Salani editore, 2018, 442 pages, 18€.

Journaliste d'investigation et écrivain, né en 1956, Paolo Cucchiarelli a étudié les affaires judiciaires les plus importantes de l'histoire récente d'Italie, l'attentat de Piazza Fontana à Milan en 1969, l'attentat

contre Jean-Paul II, l'affaire Gladio, Tangentopoli, et c'est là son second livre sur l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro : *Morte di un presidente* était de 2016, et fut précédé en 2008 de la publication internationale d'une interview du terroriste Carlos sur les événements qui conduisirent à l'enlèvement d'Aldo Moro.

Son livre est une mise au point qui semble définitive. Il anéantit tous les mensonges, les fausses nouvelles qui ont été diffusés à propos de cet enlèvement. Il montre, après étude de tous les documents officiels sur l'affaire, que les véritables exécutants de l'enlèvement et de l'assassinat furent les hommes de main d'un service secret parallèle de la CIA, le *Secret Team*, qui appliquaient les ordres des dirigeants politiques américains, tout faire pour que le « compromis historique » ne se réalise pas entre les deux forces opposées issues de la Résistance au fascisme et au nazisme, le Parti Communiste Italien (PCI) et la Démocratie Chrétienne (DC), car cela aurait changé le partage du monde et de l'Europe effectué à Yalta, l'Europe de l'Est à l'URSS et l'Europe de l'Ouest à l'Amérique. Or l'accord PCI/DC et l'entrée de ministres communistes au gouvernement aurait annulé ce partage, et certainement modifié l'histoire de l'Europe, c'est ce que les USA ne voulaient à aucun prix.



C'est donc ce service qui a conçu, organisé, et géré, sous couvert des Brigades Rouges (BR), toute l'opération, avec la complicité d'institutions comme la Banque du Vatican, l'IOR, alors dirigé à Rome par l'archevêque américain Mgr Marcinkus, dont un immeuble fut la première prison d'Aldo Moro, via Massimi 91, près de la rue Fani où eut lieu l'enlèvement.

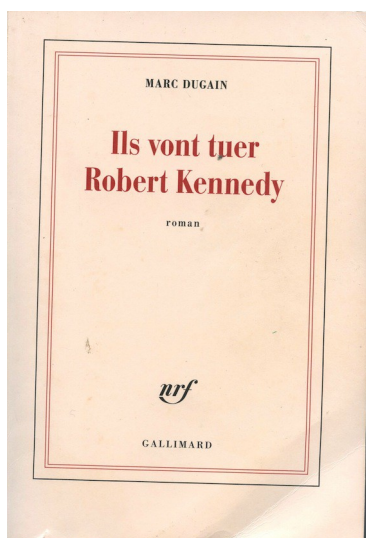
Le tueur des 5 gardes du corps ne fut pas un homme des BR, montre Cucchiarelli, mais un certain Tex Willer fourni aux BR par la CIA (était-ce Carlos ?), qui se présenta aux militants italiens comme un militant révolutionnaire. Il était en réalité un homme entraîné en Libye par deux hommes de la CIA, Edwin Wilson et Frank Terpil qui entraînaient les terroristes pour le compte du colonel Kadhafi. Les preuves de cette organisation par les services américains ont été occultées par les services italiens qui n'ont orienté les informations que sur les BR alors que celles-ci étaient sur le point de conclure un échange de Moro contre quelques hommes des BR prisonniers de la police italienne. Or les services secrets italiens étaient très bien informés, puisque le lieu où devait avoir lieu l'échange était un immeuble appartenant à la *Guardia di Finanza*. Cucchiarelli explique longuement pourquoi et comment les services américains ont bloqué l'immeuble pour rendre l'échange impossible et pour ne plus avoir d'autre solution que d'assassiner Moro. Et les lettres de Moro, largement citées, montrent qu'il était très conscient et des responsables de son enlèvement, américains et italiens, et du choix de sa mort par la DC hostile à l'accord avec le PCI et à une rupture avec la politique américaine.

L'ouvrage est convaincant, il fournit toutes les preuves nécessaires à son argumentation. C'est un livre à lire, et on le fait avec un peu d'effroi, car il révèle le pouvoir des services secrets américains sur la vie politique européenne.

Il se trouve que j'ai lu en même temps un roman français qui a confirmé mon effroi.



4) **Marc Dugain, *Ils vont tuer Robert Kennedy*, Gallimard, 2017, 400 pages, 22,50€.**



Le livre de Cucchiarelli était une enquête historique, celui de Dugain est un roman. mais c'est aussi dans le roman une recherche historique sur qui, comment et pourquoi a été tué Robert Kennedy quelque temps après l'assassinat de son frère John en 1963. Rappelons que Marc Dugain, professeur au Lycée Champollion de Grenoble, avait aussi passé dans la même ville un diplôme de l'Institut de Sciences Politiques, et que ses livres ont souvent intégré dans leur histoire romanesque des éléments d'histoire récente.

Le personnage et narrateur est un professeur d'histoire dans une université de Vancouver, en Colombie britannique, il fait une thèse sur la mort de Robert Kennedy, et il est persuadé que sa mort a quelque rapport avec le suicide de sa mère puis de son père qui fut membre des services secrets britanniques pendant la Résistance. Les deux thèmes se croisent donc dans tout le livre, la mort de ses parents et celle de Robert Kennedy en juin

1968.

Et on trouve comme par hasard les mêmes tueurs de la CIA, et un chercheur qui est conduit à se battre contre les versions officielles de l'assassinat des deux frères Kennedy. Lisez ce roman, il est passionnant de bout en bout, et hélas, très instructif sur notre histoire.

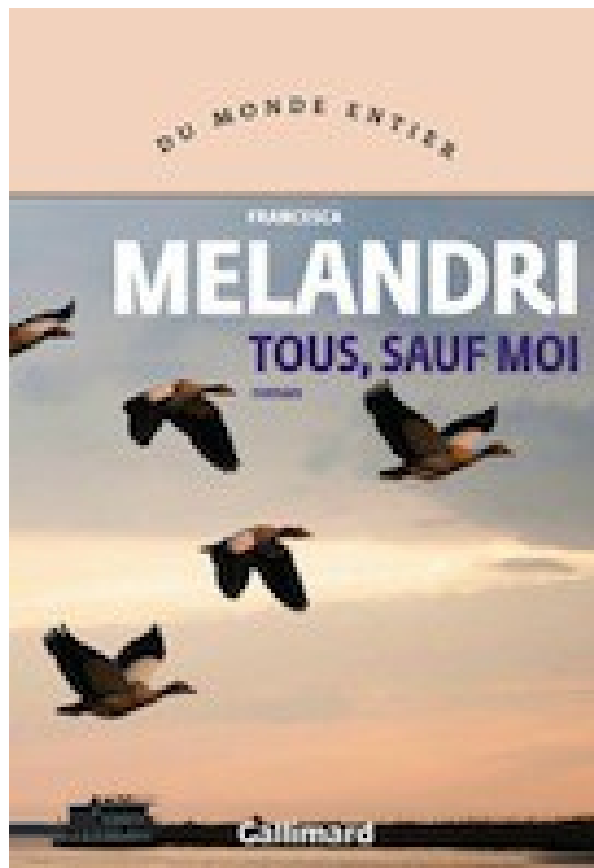
Jean Guichard, 22 mars 2019.

Extraits d'une interview de Francesca Melandri de février 2019

(sur le site de Gallimard)

Dès les premières pages, on découvre comment l'histoire la plus enfouie – histoire individuelle et grande histoire confondues – revient en boomerang via les migrants africains. Comment gérer l'héritage ?

Je crois que l'héritage du passé ne peut se gérer qu'en affrontant ses conséquences, c'est-à-dire le présent et l'avenir. Et je ne vois pas comment le faire sinon en repartant du fondement, c'est-à-dire de la déclaration des Droits de l'Homme. Le droit à la mobilité, par exemple. Aujourd'hui encore, c'est des pays africains que provient la majeure partie des ressources qui font la richesse de l'Europe, et pourtant leurs habitants sont toujours ceux dont les droits au voyage sont les plus limités : d'après le Global Passport Power Ranking, les passeports africains ne permettent pas de se déplacer en toute liberté dans les autres pays. L'Afrique est aujourd'hui encore le continent qui est dépouillé de la façon la plus agressive de ses si riches matières premières, emportées ailleurs où d'autres peuvent en bénéficier, mais cette mobilité sûre et légale que nous, Européens, considérons comme un dû, est interdite à ses habitants. À ce jour, la planète est donc bien divisée entre citoyens de première classe, c'est-à-dire les détenteurs des passeports privilégiés que nous croisons dans les aéroports du monde entier avec leurs visas touristiques ou de travail garantis et pour lesquels chercher une offre d'emploi ou de loisir en dehors de leur propre pays est un droit inaliénable; et ceux de deuxième classe qui, pour chercher une vie meilleure, doivent risquer la mort en traversant des déserts et en affrontant la mer sur des embarcations de fortune parce qu'aucune forme de voyage sûr et légal ne leur est accessible. Personnellement, je partirais de là. Il n'y a rien de naturel dans le contraste entre la totale mobilité des biens de consommation et le rigide apartheid sur la mobilité imposé aux êtres humains. Cet état de choses est une construction historique, que l'on peut donc, et même que l'on doit remettre en question.



Vu l'histoire chaotique de l'Italie fasciste, du fantasme colonial à la république fantoche de Salò en passant par la défaite de 1943, ceux qui ont été d'une manière ou d'une autre impliqués dans cette aventure avaient-ils d'autre solution que de s'arranger avec leur conscience ?

Après la guerre, l'Italie n'a pas eu l'équivalent du procès de Nuremberg que les Alliés ont imposé aux hauts responsables nazis. Et ce pour des raisons disons évidentes – ce sont les Allemands qui ont inventé Auschwitz – et moins évidentes – le statut ambivalent de l'Italie à la fin de la guerre qui, à la différence de l'Allemagne, n'a pas été traitée en ennemi vaincu mais bien en cobelligérant dans les deux dernières années de conflit, ainsi qu'en victime de la terrible occupation nazie. Ce statut mixte et confus a des points communs avec le traitement d'après-guerre du régime de Vichy en France. C'est sur ceux qui ont collaboré avec les nazis qu'est retombée la faute historique, la responsabilité d'avoir été vaincu, et du mauvais côté de l'Histoire et du conflit mondial ; de sorte que fut épargnée au reste du pays une sérieuse, profonde et rigoureuse analyse de sa propre complicité avec les nazis et les fascistes. Dans les deux cas, la présence de la Résistance a sauvé, si l'on peut dire, l'honneur national, mais derrière l'héroïsme de cette minorité se sont cachés aussi tant de personnes et de comportements collectifs majoritaires bien loin d'être d'héroïques. L'Italie républicaine s'est appuyée sur la Résistance en tant que mythe créateur, ses héros célébrés à juste titre comme des pères fondateurs, mais on a passé sous silence pendant très longtemps le fait que la plupart des Italiens soutenaient Mussolini, encore peu de temps avant. (...)

Diriez-vous que l'Italie actuelle souffre d'un manque de mémoire, d'une mémoire sélective, ou d'une dangereuse nostalgie ?

Il me semble plutôt que l'Italie, tout comme une grande partie de l'Occident, souffre d'un terrible nivellement sur un présent éternel où le passé n'est qu'un discours de propagande ciblé et l'avenir inimaginable, donc inexistant. Du reste, l'Italie est un pays qui connaît une très grave crise démographique, frôlant ce que les sociologues appellent « hiver démographique » : c'est-à-dire que la disproportion entre les personnes âgées nécessitant de plus en plus de soins et les adultes contribuables actifs est si forte que l'État-providence devient insoutenable (santé publique, retraites). À mon avis, ce vieillissement, qui produit inévitablement une mentalité fondée sur la peur et non sur l'espoir, est la véritable cause de tout ce qui se passe en Italie, aussi bien dans la politique que dans la société. (...)

Diriez-vous que le roman se limite à l'Italie, ou concerne plus largement l'Europe – dans le sens où *Die Ziet* écrivait que le livre « fait exploser les mensonges de l'Europe » ?

J'ai été très heureuse de voir que dans la réception de mon roman à l'étranger il ait été dit de façon aussi unanime que, bien qu'il s'agisse d'événements spécifiques de l'histoire de mon pays – l'Italie – et aussi de certaines caractéristiques psychiques disons nationales, il a également un niveau de lecture plus large. Un demi-millénaire d'histoire coloniale et le présent des grandes migrations ne sont pas deux histoires différentes mais seulement deux chapitres de la même histoire, de la même longue époque, et bien sûr cela ne concerne pas seulement l'Italie. Au contraire, il s'agit pratiquement de la description de l'état de choses actuel de la planète Terre.